



HAL
open science

Les balades urbaines, ou la culture en marche : des projets artistiques valorisant la nature à Marseille

Carole Barthelemy

► **To cite this version:**

Carole Barthelemy. Les balades urbaines, ou la culture en marche : des projets artistiques valorisant la nature à Marseille. Faire-Savoirs: Sciences de l'Homme et de la Société en Provence-Alpes-Côte d'Azur, 2013. hal-01756432

HAL Id: hal-01756432

<https://hal.science/hal-01756432>

Submitted on 5 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les balades urbaines, ou la culture en marche :

des projets artistiques valorisant la nature à Marseille

• Carole Barthélémy

*Maître de conférences en Sociologie **

Dossier

Les balades valorisant la nature urbaine connaissent un essor récent à Marseille. Elles sont le fait d'artistes photographes, plasticiens ou plus spécifiquement d'« artistes promeneurs ». En quoi les artistes renouvellent-ils cet exercice et comment la nature urbaine intervient-elle dans leurs activités ? L'engouement actuel pour la balade s'explique, en premier lieu, par la présence d'espaces naturels conséquents à Marseille. En second lieu, une approche sociologique concernant les participants démontre que ce type d'activité répond à des attentes d'habitants vivant, ou ayant vécu un parcours migratoire. Enfin, le dernier point concerne les difficultés que rencontre ce type de culture « en mouvement » pour s'affirmer sur un territoire urbain en proie à des grandes difficultés économiques et des formes diverses d'immobilité sociopolitique.

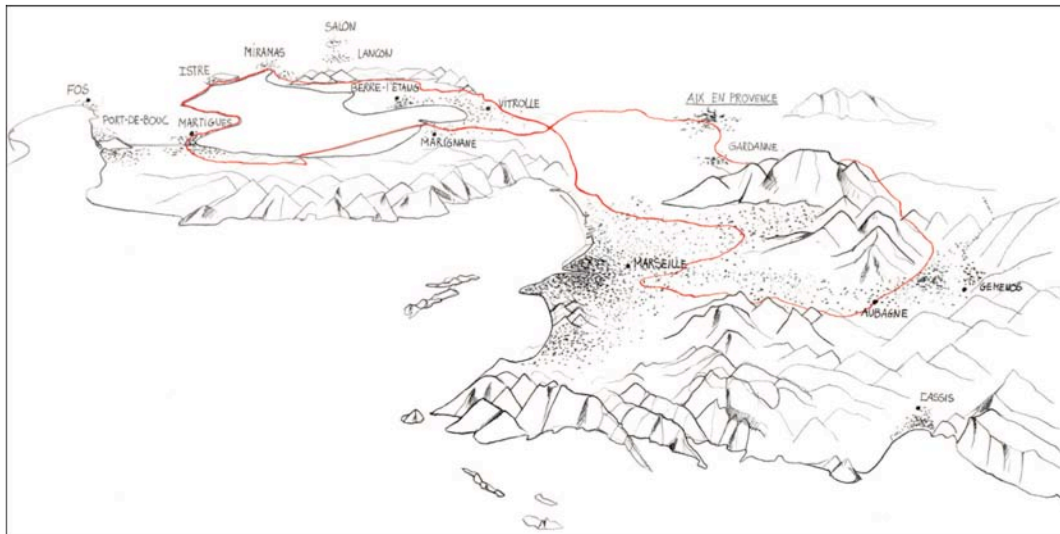
Une recherche sociologique, menée depuis plusieurs années, sur la nature urbaine à Marseille, dans le cadre d'une équipe pluridisciplinaire entre sciences sociales et sciences de la vie (Barthélémy, Bertaudière-Montes, Consales, Deschamps-Cottin, Goiffon, Lizée, 2012), a permis de découvrir un acteur inattendu investissant ce domaine : les artistes. En effet, il existe un certain nombre d'initiatives et de projets émanant d'artistes qui basent leurs démarches sur le lien à la nature dans la ville.

Ceux-ci ont en commun d'arpenter le territoire de Marseille, délaissant le centre dense pour se concentrer dans les quartiers Nord et le long de la vallée de l'Huveaune, qui offrent, par-delà l'urbanisation, des espaces végétalisés, des

friches, des parcs et des jardins. Parmi ces artistes, certains participent, au sein de Marseille Provence Capitale européenne de la culture, à l'élaboration du parcours de Grande Randonnée appelé GR 2013. Celui-ci propose de parcourir un vaste territoire périurbain reliant le Nord de Marseille au pourtour de l'étang de Berre (Figure 1). Ce projet tend ainsi à offrir une vitrine à des actions disséminées sur l'ensemble de la ville et fait de la balade urbaine un élément artistique fort. Pensé comme « *un laboratoire culturel de la ville de demain* » par son concepteur, un éditeur spécialisé en philosophie de l'environnement (Lanaspeze, 2012), le GR 2013 met à l'honneur des territoires qui, à l'instar des chemins de

* Laboratoire Population Environnement Développement, UMR 151, Aix-Marseille Université, 3 place Victor Hugo, case 10, 13 330 Marseille Cedex 3.
Carole.barthelemy@univ-amu.fr

randonnées traditionnelles, n'offrent pas des paysages « naturels » mais jouent, au contraire, sur des paysages anthropisés¹, urbains ou périurbains, agricoles ou industrialisés.



*Figure 1 : Le tracé du GR 2013
(source : <http://www.mp2013.fr/gr2013/>)*

Le dépassement affirmé et la remise en cause de la distinction entre Nature et Ville constituent une entrée pertinente pour étudier l'investissement artistique de la balade urbaine. En quoi les artistes renouvellent-ils l'exploration des territoires urbains et en quoi ou pourquoi la nature leur sied-elle comme fil directeur ? Deux initiatives artistiques constituent les matériaux de notre réflexion. La première a été initiée par un collectif de plasticiens œuvrant autour de la transformation des végétaux dans le quartier du Grand Saint-Barthélémy dans le 14^{ème} arrondissement de Marseille. Ces artistes, en lien avec le théâtre du Merlan et le centre social de l'Agora, mènent différentes actions, dont les balades et la création d'un jardin partagé constituent la marque de fabrique (Barthélémy & Consales, 2010). Le second terrain d'analyse réside dans le dit projet de GR 2013. Une enquête auprès des différents partenaires est actuellement en cours et le présent article propose d'en discuter les premiers résultats.

Ceux-ci se structurent autour d'une interprétation possible de la balade et des liens à la nature urbaine qu'elle suscite, dans l'essence même de cet acte, à savoir le mouvement. Nous tenterons d'expliquer la constitution d'un monde artistique (Becker, 1988) autour de la

nature urbaine à Marseille par deux phénomènes (sans être les seuls) intrinsèquement liés : les dynamiques démographiques à l'œuvre dans la ville et leurs impacts sur le territoire. L'espace urbain et les milieux naturels qu'il offre doivent être suffisamment conséquents pour être appropriés par les artistes. Nous montrerons ainsi, dans une première partie, qui sont ces artistes et quels sont leurs domaines d'intervention, en prise directe avec une ville comprenant d'importants espaces naturels, hérités d'une urbanisation peu dense en périphérie. Par la suite, la notion de mouvement sera convoquée

pour étudier l'origine géographique des artistes et des personnes qui participent aux balades. Enfin, nous nous attarderons sur l'instant où le mouvement se modifie, lorsque la balade urbaine s'institutionnalise sous la forme d'un projet culturel plus ambitieux, ou d'un outil de participation dans un quartier faisant l'objet d'une rénovation urbaine. Symbole culturel d'une société mobile (Breton, 2000 ; Gros, 2004), la balade se heurte à des cadres sociopolitiques plus ou moins ancrés et stabilisés. Son institutionnalisation permet ainsi d'étudier la temporalité du projet artistique et de son inscription dans des formes différentes de celles qui ont participé de son émergence.

Les artistes marcheurs

La désignation d'une catégorie d'« artistes marcheurs » est tout à fait récente et s'institutionnalise avec l'avènement du GR 2013. Les artistes engagés² dans ce projet proviennent d'univers différents. On peut noter une différence entre ceux pour qui la marche est une forme artistique parmi d'autres activités et ceux qui font de ce principe l'acte fondateur de leur démarche. Ainsi, la moitié d'entre eux sont initialement photographes ou plasticiens et abordent la nature urbaine à travers de multiples

appropriations (photographies, création d'objets, élaboration de jardins partagés...). La seconde moitié représente des artistes qui font de la marche, leur spécificité. Si certains se désignent «artistes-promeneurs », d'autres insistent sur leurs compétences urbanistiques, architecturales ou historiques. Consales propose, à ce sujet, une catégorisation entre les « arpenteurs cartographes », qui font de Marseille « une *terra incognita* urbaine », et les « jardiniers paysagistes », œuvrant à une échelle plus locale (Barthélémy & Consales, 2010). Certains artistes localisent effectivement leurs actions dans des secteurs précis, en associant les habitants et en inscrivant leurs actions dans la durée. Le choix de la marche s'inscrit dans une tendance plus générale qui valorise, comme l'explique le philosophe Frédéric Gros, un rapport différent à l'existant (Gros, 2004) ; une manière simple et immédiate d'être situé et de prendre le temps de la connaissance des lieux arpentés.

Le vide et le possible

La majorité des artistes rencontrés partagent une lecture paysagère spécifique de la ville de Marseille. Celle-ci offre des friches naturelles ou des délaissés végétalisés suffisamment en nombre pour permettre leurs déambulations. La référence au tiers-paysage de Gilles Clément est ainsi clairement exprimée sur le site d'une radio locale : « *Bien que Gilles Clément n'ait jamais vécu à Marseille, le paysage marseillais semble avoir été conçu tout exprès pour illustrer les idées que le paysagiste développe depuis une dizaine d'années. Les friches urbaines du "tiers-paysage" ne sont nulle part aussi épanouies que dans cet espace urbain plein de lisières, de brèches et de discontinuités. Et si le laisser-aller de la ville faisait finalement partie de ses atouts ?* »³. L'urbanisation discontinuée de la ville génère ainsi de l'espace potentiellement mobilisable par les artistes, comme en témoignent certains des propos recueillis :

« Il y a des territoires encore vierges ; la dent creuse m'intéresse, pourquoi ? Parce que c'est

un terrain en devenir et que ce terrain en jachère produit quelque chose ».

« Peut-être c'est pour ça qu'à Marseille, il y a plus d'artistes, c'est qu'on sent qu'il y a de la place. Ce n'est pas déjà pris par d'autres. On peut facilement inventer du discours, de l'histoire, parce que le tout-terrain, il n'a qu'à demander et ça n'a pas été... Ce n'est pas encore écrit et reconnu par tous. Ce n'est pas encore la vérité ».

La diversité des espaces naturels s'explique également par leur statut méconnu, voire ambiguë, permettant leur appropriation ponctuelle :

« En fait, Marseille c'est un endroit où ... justement il y a cette espèce d'ambiguïté où, ce n'est pas très géré. Il n'y a pas une politique qui y réfléchit, donc du coup, finalement, ça fait des espaces sauvages ».

La nature non gérée dans la ville devient « sauvage » :

« Ce que je veux dire par sauvage, je veux dire public dans le sens où ce n'est pas empêchant, c'est-à-dire public dans le sens où tu n'as pas le droit d'y toucher, c'est « public » dont tu as le droit d'y toucher ».

Il s'agit également pour les artistes de proposer d'autres lectures de la ville, hors des traditionnels centres historiques :

« Il y a d'autres formes maintenant de la ville, même si on veut toujours faire, en fait, dans le marketing des villes, on veut mettre l'accent sur le centre historique, mais il y a d'autres réalités en fait, à l'œuvre et qui amènent à des imbrications entre des espaces techniques, urbanisés, et des espaces agricoles, ou à l'abandon, ou plus naturels encore ».

Si un artiste débute l'entretien par des souvenirs d'enfance liés aux friches bordant le jardin familial, un autre justifie son choix d'installation à Marseille par cette configuration paysagère particulière. Ville très étendue (24 000 hectares au total) comprenant 10 000 hectares de massifs collinaires et 14 000 hectares d'espaces urbanisés, elle génère effectivement une faible densité (3500 habitants/km²). L'urbanisation marseillaise s'est réalisée de manière tardive, concentrée sur ses

espaces périphériques composant l'ancienne banlieue agricole (Clayes, Consales, Barthélémy, 2012 ; Donzel, 1998). Ceci est particulièrement vrai pour les quartiers Nord et la basse vallée de l'Huveaune. Il n'est donc pas étonnant de retrouver une forte densité de végétation (Figure 2) dans ces secteurs de la ville, devenant le support des parcours artistiques.

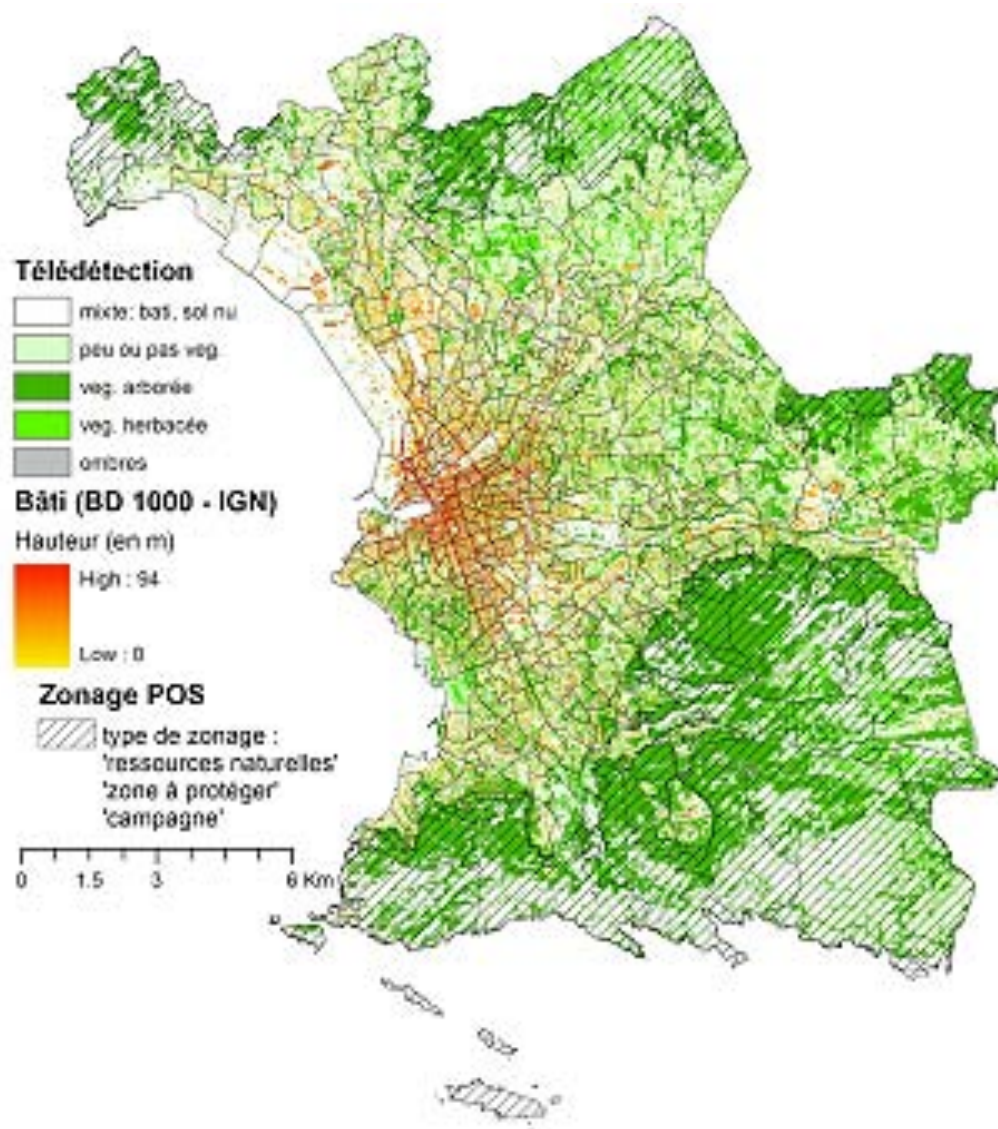


Figure 2 : Densité de végétation par IRIS à Marseille
(Réalisation : MH Lizée, 2012)

Une analyse cartographique a mis en évidence (Barthélémy et al., 2012) la diversité des espaces naturels composant un véritable maillage vert : parcs publics, jardins privés, friches et délaissés, alignements d'arbres. Il est également intéressant de noter que la grande majorité de ces espaces sont à caractère privé, expliquant leur possible disponibilité ; les parcs publics étant, comparativement, très peu nombreux dans la ville (Figures 3 et 4). L'offre potentielle d'espaces végétalisés – tout ce vide –

est un des éléments explicatifs de la présence des artistes marcheurs à Marseille.

L'urbanisation actuelle, accompagnant l'essor démographique de la ville – environ 100 000 personnes de plus entre 2001 et 2006 (AGAM, 2009) –, tend cependant à impacter ces lieux de nature. Deux artistes nous parlent ainsi d'une ville qui se ferme⁴ ; d'autres intègrent la question de la rénovation urbaine dans leur démarche. Un festival prenant place sur une friche dans le 14^{ème} arrondissement a impulsé les initiatives de certains artistes marcheurs et constitue un point de départ collectivement partagé. Ce festival avait été élaboré par une association comme une forme de médiation artistique dans le cadre de l'aménagement du quartier de Sainte-Marthe (Ballan, 2004).

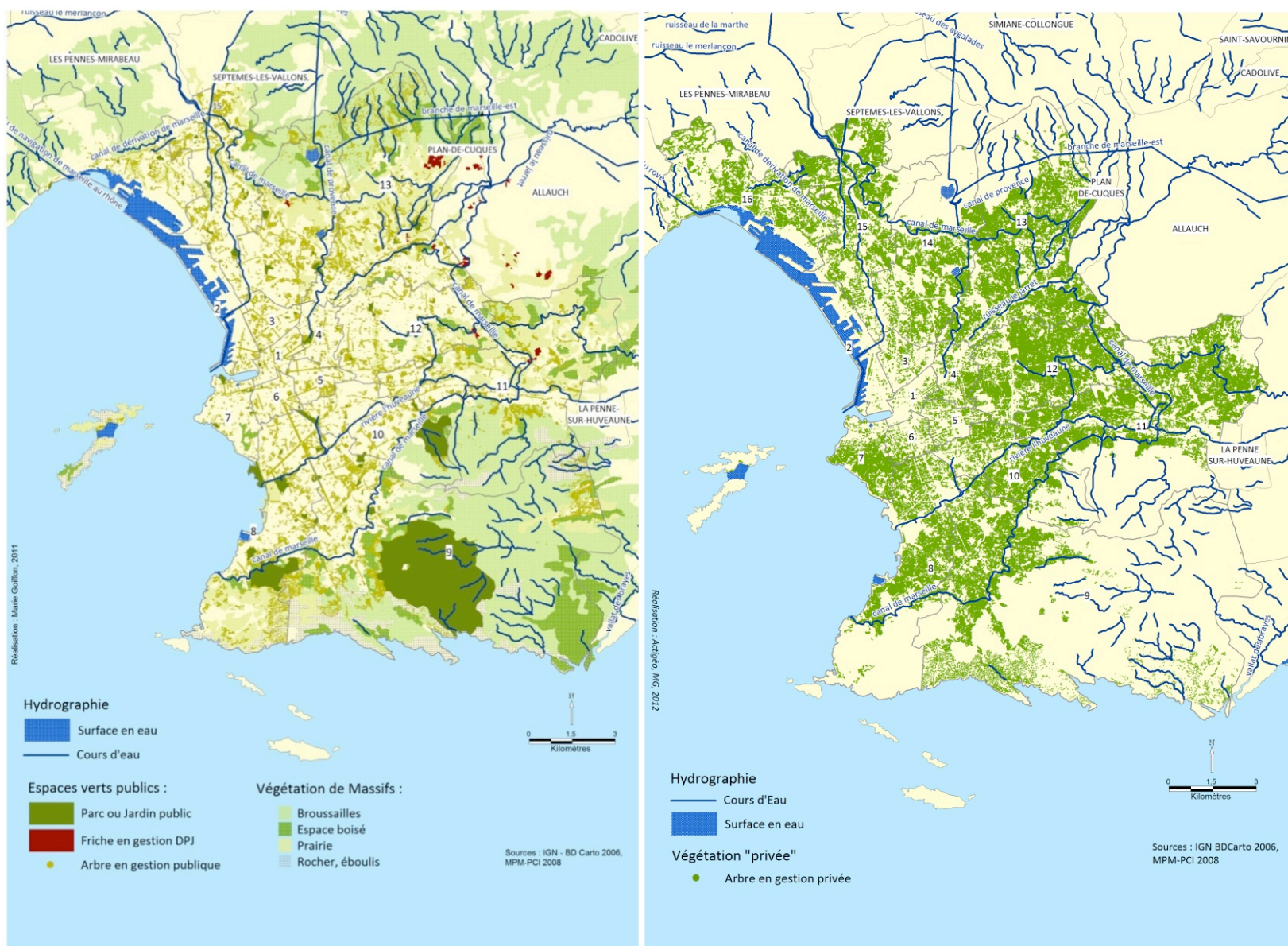
Les différents artistes rencontrés n'ont pas le même rapport à la nature urbaine. L'attitude la plus partagée réside dans la lecture systémique – dans le sens d'un rapport Homme/Nature qui fait système – du territoire appréhendé. Le naturel, le construit, le passé, le présent, l'ancien, le nouveau se mélangent dans la lecture proposée de la ville :

« Je pense que quand on utilise ce quartier-là, ça devient un patrimoine, ça devient une histoire qui est respectée ... ».

« Je pense qu'à travers les artistes, on valorise, disons, du patrimoine ».

« La ville entière est une espèce de livre à décoder, à remonter les traces ».

La nature est un élément convoqué pour révéler la ville tel un patrimoine hybride. Lors d'une balade organisée sous l'égide d'une historienne, le passé est donné à voir sous la forme d'une recherche paléontologique initiée dès le XIX^e siècle par des naturalistes locaux (Breton & Paraponaris, 2010). La roche ou le tuf recèlent



Figures 3 et 4 : Espaces verts publics et Arbres en gestion privée
 (Réalisation : M. Goiffon, ActiGéo, 2011)

des trésors fossilisés qui inscrivent la ville dans une temporalité inédite. Ces acteurs sont partie prenante de la valorisation d'une approche culturelle et intégrée du patrimoine qui sera institutionnalisée à travers la convention-cadre européenne dite de Faro, datant de 2005⁵.

Le rapport à la nature peut également faire l'objet d'appropriations concrètes et matérielles. Des plasticiens ont élaboré un parcours où les participants apprennent à reconnaître les espèces végétales, les cueillent et les transforment en produits culinaires. Les graines sont également ramassées et plantées dans le jardin partagé situé au centre social de l'Agora. Dans ce cadre, la transformation de la nature se substitue à la simple observation ; le travail manuel tient une place importante :

« Nous, on avait envie de parler des plantes, de dire que les plantes nous avaient amenées à

découvrir la ville d'une façon un peu particulière ».

Ces divers possibles s'expliquent, enfin, dans le relais essentiel que constituent, à Marseille, les centres socioculturels. Ceux-ci représentent une porte d'entrée sur les territoires et les habitants, et un lieu de financements possibles de leurs actions. La plupart des artistes engagés dans les balades urbaines ont, à un moment ou un autre, bénéficié des réseaux locaux qui associent les centres socioculturels, les collectivités locales et les équipements culturels. Il semble coexister dans ce réseau deux éléments importants dans l'inscription locale des artistes. Tout d'abord, nombre d'entre eux s'engagent dans une démarche de participation. Certains artistes sont ainsi accueillis en résidence dans une structure, adoptant un rôle de passeur ou de médiateur. Le second élément important réside dans le réseau

qui préside localement au financement de l'art et de la culture. Piednoir & Gairaud (2010) ont ainsi montré les contradictions actuelles entre le désengagement progressif de l'Etat et le relais difficile attribué aux collectives locales, générant une précarisation accrue des artistes. L'investissement actuel de la nature urbaine semble ainsi correspondre, dans un contexte économique difficile, à un lieu possible de financements.

Ainsi, avons-nous décliné le vide et les possibles qu'offre Marseille en matière de balades et de nature urbaines. La seconde raison qui, selon nous, explique cette structuration réside dans l'approche particulière de la ville qu'offre la balade. Celle-ci rendrait compte d'individus qui ont choisi de vivre à Marseille et découvrent ou redécouvrent, de cette manière, leur lieu de vie.

Une culture et une ville en mouvement

La plupart des artistes engagés dans les balades ne sont pas originaires de Marseille. Comme précédemment explicité, la ville les a charmés et retenus. Nos observations réalisées lors de

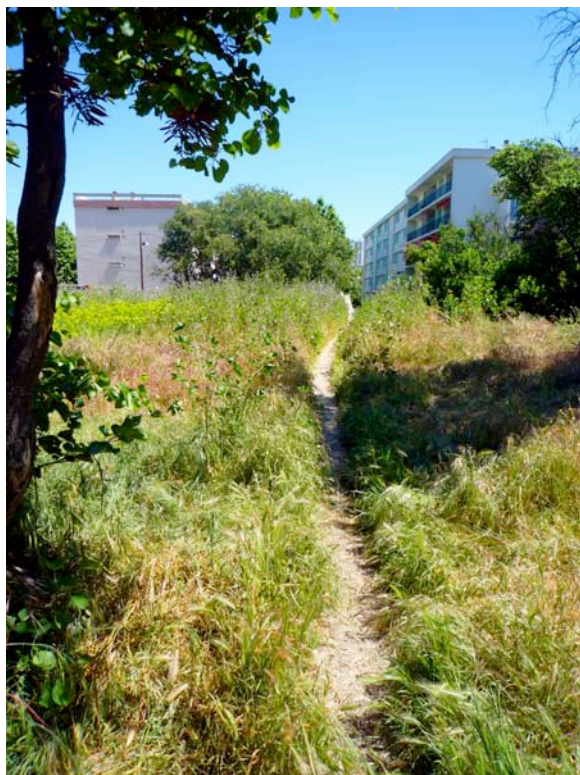


Figure 5 : Nature ordinaire, délaissés et déambulations
(réalisation : J.-N. Consales, 2012)

balades urbaines liées à des workshops de transformation des produits collectés montrent la coexistence de deux publics. Le premier est celui qui rejoint les activités artistiques par le biais des centres socioculturels. Ce sont des habitants des 13^{ème} et 14^{ème} arrondissements, issus de différentes périodes de migration. Dans ces quartiers populaires, l'enjeu de la diffusion et de l'accès à la culture sont présents depuis longtemps. L'implantation du théâtre du Merlan, au début des années 1970, au centre du Grand Saint-Barthélémy, a ainsi été pensée pour associer les habitants aux manifestations artistiques. L'engagement d'un collectif de plasticiens dans ce quartier s'explique, en partie, pour répondre à une demande d'un jardin partagé de la part d'une association de femmes œuvrant au sein d'un centre socioculturel. Les artistes répondent à cette demande en instaurant des balades pour resituer le jardin dans un territoire plus vaste. Ils incitent les habitants à suivre les végétaux, en traçant des cartes « d'échappées »⁶ dans un ensemble urbain composé essentiellement de grands ensembles. La balade permet aux habitants d'apprendre à connaître et reconnaître des graines, des espèces végétales sauvages ou issues d'une ancienne exploitation agricole. Les végétaux sont ensuite transformés ; des ateliers de cuisine et de tressage sont proposés. La mise en valeur artistique de la nature ordinaire incite les habitants à voir autrement leur quartier, comme l'explique cette participante :

« C'est vrai qu'on a fait beaucoup de balades, on a découvert, j'ai grandi dans le quartier je suis née ici. Et c'est vrai qu'il y a des endroits, tu les vois autrement. Tu vois, tu redécouvres ta cité en fait ».

Ce souhait de reconnaissance de son lieu de vie est clairement souhaité par les artistes et repose sur la présence d'une nature urbaine que l'on peut qualifier d'ordinaire. Car il ne s'agit pas de la nature magnifiée des massifs collinaires, telles les Calanques, mais d'une nature qui commence à intéresser les écologues (Clergeau, 1998), celle qui résiste en quelque sorte à l'urbanisation (Figure n°5) : délaissés végétalisés le long d'un boulevard, alignements d'arbres, flore spontanée qui émerge d'un

trottoir ou longe les murs, anciens terrains agricoles en friche, sentiers le long du canal de Marseille, mais également jardins privatifs ou publics issus des anciens domaines bastidaires. Cette nature ordinaire reste cependant largement invisible dans le quotidien des habitants et la balade artistique sert de révélateur et de catalyseur.

C'est dans cette perspective que l'initiateur du GR 2013 parle de Marseille comme « *un laboratoire à ciel ouvert où se réinvente la relation entre ville et nature* » (Lanaspeze, 2012, *op.cit.*) et fait remonter cette particularité aux premiers randonneurs du massif des Calanques datant de la fin du XIX^e siècle. Roncayolo (1996, p.37) souligne, pour la même période, l'importance de la promenade dans cette « ville à la campagne ».

Le second public, qui participe aux balades, est ce que le créateur d'Ilotopie appelle, non sans humour, « *le type Télérama-MAIF-Camif, constitué d'enfants de professeurs* » (Piednoir & Gairaud, 2010). Nos enquêtes, qui restent à consolider statistiquement, montrent que les balades attirent également, via le théâtre, des personnes qui n'habitent pas le quartier mais sont intéressées par les activités proposées. La plupart relèvent des classes moyennes intellectuelles, du monde de la transmission et de la création (enseignants, artistes, éducateurs...) et ne sont pas originaires de Marseille.

Le point commun entre « le nous » et « les autres », pour reprendre la distinction de Hoggart (1991) issue de son analyse des milieux populaires, réside dans le partage d'un parcours migratoire, que celui-ci ait débuté à l'étranger ou dans une autre région ou ville de France (Barthélémy & Lizée, 2012). La balade met en évidence deux dynamiques démographiques à Marseille : l'une, plus ancienne, relevant de l'immigration populaire, et l'autre, plus récente, issue de l'essor des cadres moyens et supérieurs, ainsi décrit par Donzel (1998, p.17) : « *Cette ville, longtemps marquée par une forte présence ouvrière, tend de plus en plus à apparaître comme une ville dominée par les couches moyennes et notamment par les composantes supérieures du salariat* ». L'essor de la balade

artistique propre à la nature urbaine s'expliquerait donc par la dualité d'une ville qui se modifie au niveau sociodémographique, entre un maillage socioculturel dynamique dans les quartiers populaires et l'essor plus récent de nouveaux habitants, issus des couches moyennes salariées. Elle semble, enfin, être un outil contemporain de découverte de la nature urbaine, partie prenante d'un « mieux vivre à la ville ».

Le mouvement et l'arrêt

Les espaces naturels disponibles, les dynamiques démographiques récentes et le maillage socioculturel des quartiers populaires expliquent, selon nous, l'essor de la balade urbaine au sein de la ville de Marseille. Cependant, dans le même temps, d'autres éléments tendent à contrer le mouvement, voire à le contourner. Le premier réside dans le déclin des espaces naturels qui s'urbanisent pour répondre à l'essor démographique de la ville. La friche support du festival artistique, dont nous avons précédemment parlé, a été urbanisée, donnant naissance à l'éco-quartier de Sainte-Marthe, à ce jour non labellisé. Cet exemple se répète et les friches et délaissés végétalisés s'urbanisent (Consales, Goiffon, Barthélémy, 2012). Sous forme de petits résidentiels clôturés, l'urbanisation génère une fermeture ainsi exprimée par un « artiste promeneur » :

« Il faudrait qu'on fasse quelque chose qui soit vraiment officialisé, on ne peut pas tout faire, mais ça peut peut-être aider à protéger en fait quelques cheminements, parce que c'est une des expériences que je fais depuis douze ans que je marche à Marseille, de manière attentive, que le territoire se ferme de manière importante ».

La réalisation du GR 2013 situant Marseille dans un territoire beaucoup plus vaste souligne le paradoxe entre des actions qui désenclavent la ville et d'autres qui la cloisonnent. Les territoires dessinés par les artistes entrent parfois en contradiction avec ceux des collectivités locales qui tiennent à valoriser leurs propres parcours et, de manière plus

prosaïque, avec les exigences de mise en sécurité des futurs chemins de randonnée. Des compromis entre la production artistique et son devenir en projet territorial sont ainsi évoqués par certains artistes rencontrés. Selon les situations, les compromis sont ainsi plus ou moins réussis.

Le quartier Picon-Busserine investi par les artistes plasticiens fait l'objet d'un projet de rénovation porté par l'Agence Nationale de Rénovation Urbaine⁷ (ANRU). Celui-ci génère une opposition portée par des associations d'habitants concernant un certain nombre de points (le relogement, l'état actuel des bâtiments, les futurs loyers...) et plus spécifiquement, la conduite de la concertation. Des balades ont été organisées durant deux jours par l'ANRU pour « échanger et expliquer ». La marche devient un outil de participation dans un contexte de rapports sociaux difficiles. La situation conflictuelle s'est étendue dans le cadre de Marseille Provence 2013, puisque ce quartier a été investi en tant que « quartier créatif »⁹. Il devait accueillir un projet centré sur un jardin et des balades, porté par le théâtre du Merlan, l'association de plasticiens qui investit le quartier depuis de nombreuses années et d'autres artistes paysagistes. Les associations de quartier se sont regroupées pour dénoncer certains éléments qu'elles jugeaient intolérables par rapport à la situation économique de leurs quartiers : un financement aberrant pour un projet jugé éphémère, une concertation perçue comme inefficace et une absence de perspectives économiques et urbaines durables. Ce conflit, largement médiatisé¹⁰ a abouti à un retrait des associations et un abandon du projet. Il pose, avec acuité, la question du financement actuel de la culture, structuré par projets ponctuels et s'adressant à des territoires de vie paupérisés.

Conclusion : les herboristes

Lors d'une promenade dans le quartier du Grand Saint-Barthélémy, nous avons longé une cité reconnue difficile et des jeunes hommes nous

ont interpellés avec le vocable « d'herboristes » ! Ils connaissaient très bien les artistes et leurs partenaires traversant le quartier avec des paniers en osier. Assis sur des canapés, en bas de leur tour, ils surveillent leur territoire. Les difficultés économiques majeures que la résistance des associations d'habitants exprime posent la question de la légitimité de la culture et plus particulièrement, de son financement. Les herboristes sont-ils légitimes ? Peuvent-ils faire partie d'un territoire urbain en proie au désarroi ? La culture serait-elle ainsi condamnée à ne s'adresser qu'à « des classes moyennes », « dans des villes qui se ressemblent » ?, pour citer à nouveau le concepteur d'Ilotopie (Piednoir & Gairaud, 2010). Comment parvenir à articuler culture en mouvement et immobilismes économique et politique, replis sur soi et dynamiques sociodémographiques ? Les balades, en valorisant une nature porteuse d'histoire, relèvent d'une tentative de compromis au centre d'enjeux politiques majeurs.

Notes

- 1 Par paysage anthropisé, nous entendons des paysages où les activités humaines sont visibles et valorisées comme un élément constitutif de ce paysage.
- 2 Neuf entretiens auprès d'artistes ont été réalisés et la participation à des balades constitue également un lieu d'observation. De nombreux écrits sont publiés (ouvrages, blogs, journaux...) à ce sujet et composent un matériau intéressant pour le sociologue.
- 3 Entretien avec Gilles Clément, réalisé par Xavier Thomas (Radio Grenouille). La notion de tiers-paysage conceptualisée par le paysagiste Gilles Clément concerne les espaces naturels qui ne font plus l'objet d'une intervention humaine. Les délaissés et les friches sont alors valorisés pour leur potentiel en terme de biodiversité et de paysage (Clément, 2004).
- 4 Au sujet de la ville qui se ferme, voir Dorier-Appril (2008).
- 5 http://www.coe.int/t/dg4/cultureheritage/heritage/identities/faro_pres_fr.asp

- 6 Programme « Par ici... les échappées » :
<http://www.merlan.org/>
- 7 Site Internet : <http://www.marseille-renovation-urbaine.fr>
- 8 Site Internet des associations locales :
<http://anrumarseille.wordpress.com/> pour Arnaque Nationale de Rénovation Urbaine
- 9 Les quartiers créatifs concernent des projets artistiques portant sur des quartiers en rénovation urbaine.
- 10 L'information nationale Médiapart, Arte Radio, Télérama et l'information locale ont traité de ce conflit.

Références

- Agence d'urbanisme de l'agglomération marseillaise (2009). Radioscopie des nouveaux Marseillais, *Carnet du recensement, Mobilité résidentielle*, 4 p.
- Ballan, E. (2004). Sainte Marthe : un quartier de Marseille rentre en ville. *Faire Savoirs, Aménagement et débat public*, 4, 51-54.
- Barthélémy, C. & Consales, J-N. (2010). *Ré-enchanter le territoire à partir de la biodiversité ordinaire : l'artiste, la friche et le jardin à Marseille*. Colloque Jardins, espaces de vie, de connaissances et de biodiversité, Société d'Ecologie Humaine, 02-04 juin, Brest.
- Barthélémy, C., Bertaudière-Montes, V., Consales, J-N., Deschamps-Cottin, M., Goiffon, M., Lizée, M-H. (2012). *Atlas analytique de la trame verte de Marseille*, Rapport final de recherche, Programme Interdisciplinaire de Recherche Ville Environnement, LPED, TELEMME, ActiGéo, 129 p.
- Barthélémy, C. & Lizée, M.-H. (2012). Les quartiers Nord de Marseille sous le signe de la nature : la résonance, possible notion critique des inégalités écologiques. Colloque international *Sociologie des approches critiques du développement et de la ville durables*, 1^{er} février, Paris.
- Becker, H. (1988). *Les mondes de l'art*. Paris : Flammarion.
- Breton, C. & Paraponaris, H. (2010). *Au ravin de la Viste*. Récits d'hospitalité, L'Hôtel du Nord, N°1. Marseille : Editions Commune.
- Breton, D. (2000). *Eloge de la marche*. Paris : Editions Métailié.
- Clayes, C., Consales, J-N., Barthélémy, C. (2012). Marseille et ses natures : perméabilités spatiales, segmentations sociales. *Desenvolvimento e Meio Ambiente*, 26, 69-85.
- Clément, G. (2004). *Manifeste du tiers-paysage*. Paris : L'autre fable, Sujets.
- Clergeau, P. (1998). *Une écologie du paysage urbain*. Paris : Editions Apogée.
- Consales, J-N., Goiffon, M., Barthélémy, C. (2012). Entre aménagement du paysage et ménagement de la nature à Marseille : la trame verte à l'épreuve du local. *Développement durable et territoires*, 3, consulté le 20 août 2012 : <http://developpementdurable.revues.org/9268>
- Donzel, A. (1998). *Marseille, l'expérience de la cité*. Paris : Anthropos.
- Dorier-Apprill, E. (2008). Ensembles résidentiels fermés et recompositions urbaines à Marseille. *Pouvoirs Locaux, numéro spécial, Sécurités : les espaces visibles et les réalités invisibles*, 78, 92-98.
- Gros, F. (2004). *Marcher, une philosophie*. Paris : Carnets Nord.
- Hoggart, R. (1991). *La culture du pauvre*. Paris : Editions de Minuit.
- Lanaspeze, B. (2012). *Marseille, ville sauvage, Essai d'écologie urbaine*. Arles : Actes Sud.
- Piednoir, R. & Gairaud, M. (2010). *Artistes loin de Paris, l'exemple de Marseille Provence*. Paris : Les petits matins.
- Roncayolo, M. (1996). *Marseille, Les territoires du temps*. Paris : Editions locales de France.

Faire Savoirs

Sciences humaines et sociales en région PACA

n° 10 - décembre 2013



Les Nouveaux Horizons de la Culture

Coordination : **André Donzel**

thèses

Julie Humeau

*Les Tibétains exilés en Inde :
dynamique des réseaux d'entraide et
transformation du don bouddhique
tibétain*

Christophe Demarque

*Perspective temporelle future et
communication engageante : une
approche psychosociale du rapport
au futur dans le domaine de
l'environnement*

étude

Hubert Amarillo

*La pré-socialisation aux enjeux de
l'emploi dans le sport : une
responsabilisation du temps de
l'adolescence*

lecture

Jacques Guilhaumou

*Les sociétés méditerranéennes face au risque.
Représentations. Edité par Bernard Cousin, Institut
Français d'archéologie orientale, Le Caire, 2011*